

Marie-Jeanne Sala

Exilés, quels sujets rencontrons-nous dans la clinique ?

Sur l'affichette annonçant cette après-midi clinique, *Exilés, quels sujets rencontrons-nous dans la clinique ?* on peut voir et admirer sur fond de Méditerranée deux sculptures en bronze de l'artiste marseillais Bruno Catalano extraites d'une série intitulée *Les voyageurs*. Les voyageurs avancent sur la jetée, une valise à la main, leurs corps troués, défragmentés, qui sait peut-être à la recherche d'un bout d'eux-mêmes ?

« Nous avons perdu notre foyer, c'est-à-dire la familiarité de notre vie quotidienne. Nous avons perdu notre travail, c'est-à-dire l'assurance d'être de quelque utilité en ce monde. Nous avons perdu notre langue, c'est-à-dire le naturel de nos réactions, la simplicité de nos gestes, l'expression spontanée de nos sentiments. » Ces mots ont été écrits en 1943 par la réfugiée Hannah Arendt qui d'ailleurs n'aimait pas du tout être traitée de réfugiée – « ceux qui ont eu le malheur de débarquer dans un nouveau pays complètement démunis », écrit-elle, et elle proposait de se baptiser plutôt « nouveaux arrivants » ou « immigrants ». Hannah Arendt explique tout cela dans ce texte bouleversant d'actualité *We refugees*¹, et je remercie Nils Gascuel avec qui ce week-end clinique a été préparé de me l'avoir fait découvrir et vous en conseille à mon tour la lecture ou la relecture.

Si le terme de réfugié ne convenait pas à Hannah Arendt, nous-mêmes en préparant cette après-midi avec l'ensemble des intervenants, nous sommes heurtés à la difficulté de choisir un terme approprié pour évoquer ces sujets. Beaucoup d'appellations existent, aucune ne nous convenait vraiment. Cette rencontre pour nous avec le mot manquant, au moment de nommer ceux dont nous souhaitions parler est venue comme en écho du réel auquel ces sujets sont aux prises, à la fois celui de leurs situations impossibles, inextricables et du réel du traumatisme auquel ils ont été confrontés.

Comment appeler les sujets dans cette pratique clinique un peu particulière – tous les analystes ne l'ont pas ? *Migrant* ? Un euphémisme un peu trop édulcoré à notre goût. *Réfugié* ? Le terme fait référence à un statut

¹ H. Arendt, *Nous autres réfugiés*, Allia, Paris, 2019, pp. 7 et 9.

administratif que tous n'obtiennent pas, loin s'en faut, et pour lequel il leur aura fallu au préalable s'engager dans une autre procédure, celle d'une demande d'*asile*, strictement réservée aux personnes fuyant des persécutions, car les raisons dites économiques dont la famine, le risque de mourir de faim, ne sont pas reconnues. Le terme d'*asile*, autrefois lieu inviolable, refuge, a changé de sens. Aussi bien celui d'*hospitalité*, jadis hébergement gratuit des étrangers, pèlerins et indigents, *hospitalitas* en référence à la condition de l'étranger.

Faute de mieux, et afin de ne pas céder au clivage migrants/demandeurs d'*asile*, nous sommes revenus à notre premier choix, celui d'*exil*, pour retenir finalement exilés. Ex-il-est, hors de il est, expulsé du pronom, représentant du nom, ce nom manquant souvent pour parler d'eux. Hors sol ? Hors nom ? Hors soi ? Hors sujet ? Les cliniciens pourront peut-être nous dire s'ils rencontrent ici plus qu'ailleurs des sujets paraissant s'être absentes ?

Si l'*exil* est un séjour hors du lieu où l'on voudrait être, comment ce lieu existe-t-il dans le psychique ? Dans l'ancienne langue selon le Littré, *exil* (*eissil*) avait le sens de ravage, de dégât, de destruction plus souvent que celui de bannissement. De quelle destruction psychique l'*exil* est-il le nom ? Comment l'analyste, censé avoir accueilli et reconnu la part d'étranger en lui-même, peut-il opérer dans ces cures ?